

rent. Alors, la plainte d'Anna monta dans le soir bas.

Longtemps elle pleura, libre enfin, Une petite âme délicate agonisait en elle, de l'agonie de son rêve. La nuit pourtant l'apaisa. Une douceur mystérieuse persistait de son sacrifice. Et cette douceur lui fut telle qu'elle s'y réfugia toute, la voulut garder éternellement. Calme, elle se leva, descendit vers l'Indre, sous les étoiles. La rivière, au bas des pentes mettait un bruit de sanglots. Pour ne pas voir la mort, elle mit ses mains sur son visage. Ainsi elle avait fait, tout à l'heure, pour ne pas "le" revoir. Puis elle s'inclina, se détacha du sol. Ce fut comme une fleur fauchée. L'onde, après la chute, prolongea le long de la rive le sanglot de ses vagues. Et, doucement, elle l'emporta, dans le silence accru.

Jean Reibrach.

"Les deux mères"

Une précieuse indiscretion nous permet d'annoncer que l'émouvant roman-feuilleton "Les Deux Mères", commencera dans le numéro du "Samedi", mis en vente le 4 septembre, prochain. Ce récit, très dramatique, se distingue des feuilletons ordinaires par une trame des plus délicatement humaines et par un grand charme de style. Il plaira à celles qui ne dédaignent pas le sensationnel de bon aloi. Nous savons, d'ailleurs, que le "Samedi" est très soigneux dans le choix de ses feuilletons, et que c'est en bonne partie à ce souci qu'il doit ses succès.

—Comment donc s'y prend le gros Morin pour placer toute sa famille dans de grasses sinécures?

—C'est très simple: il va voir les ministres et il se met dans des colères à tout caser.

—Mon petit garçon me donne beaucoup de mal. Imaginez-vous qu'il refuse absolument de travailler!

—Déjà un petit homme!

Conseils aux femmes

Les contrariétés

Chose bizarre, mesdames, nous supportons souvent moins bien les contrariétés que les chagrins réels. Cependant, comme la vie est tissée de menus ennuis, de petites souffrances, de soucis, de désagréments et de désappointements, il faut bien nous résoudre à les supporter avec patience, nous exercer à les accueillir sans mauvaise humeur, et surtout à n'en pas faire retomber le poids sur ceux qui nous entourent.

C'est une chose naturelle, paraît-il, car à un moment donné, tout le monde a la tentation de se venger sur autrui des ennuis que nous subissons, et auxquels, d'ailleurs, il n'a pas la moindre part, dont il n'est nullement la cause. Mais, comme c'est souverainement injuste, je suis sûre qu'en y réfléchissant un peu vous voudrez vous observer à ce sujet, et que vous prendrez sur vous pour ne pas faire souffrir les autres de ce à quoi ils ne peuvent rien. Nous ne pouvons, ainsi que je le disais, éviter les contrariétés. Mais les autres en ont aussi, puisque personne n'y échappe. Est-il juste, en plus de leur fardeau, de leur imposer le nôtre, surtout celui de notre mauvaise humeur?

Je ne sais plus quel moraliste disait qu'il est absurde de se mettre en colère contre les choses, parce que ça ne leur fait absolument rien. Mais il est plus qu'absurde, il est coupable de faire retomber sur les gens qui le sentent, la colère que l'on conçoit contre les choses ou les événements. Nous devrions d'abord éviter pour nous-même le trouble et le mécontentement. Il faudrait arriver à cette sérénité d'âme, à cette paix, à cette égalité est difficile, mesdames! Elle évènements, qui nous mettent au-dessus d'un désappointement, qui nous fassent accepter les inévitables petits ennuis de l'existence.

Si nous savions nous y résigner, les prendre sinon gaiement, du moins, tranquillement, nous n'au-

rions pas de mauvaise humeur à épancher sur autrui. Mais que cette égalité est difficile, mesdames! Elle suppose, sous son apparence modeste, une réelle vertu, un grand empire sur soi-même. Il faut cependant à tout prix l'acquérir, et pour nous, et pour les nôtres, car elle est une des conditions de leur bonheur. Je le répète, il est souverainement injuste de troubler la paix des autres, parce que la nôtre est ébranlée par une contrariété quelconque, injuste de les entretenir jusqu'à satiété de ce qui nous est un ennui ou une obsession, injuste de rester en face d'eux maussades et silencieux, parce que nous entretenons notre idée fixe ou notre mauvaise humeur. Sachons tirer profit de tous ces soucis, de tous ces désappointements grands et petits qu'amène chaque journée; ils servent d'exercice à la douceur, à la patience, à la charité. Et l'on s'habitue vite, je vous l'assure, à garder pour soi et à porter légèrement ce qui nous est purement personnel.

C'est là une pratique constante d'oubli de soi, mais on finit par si bien s'accoutumer à s'oublier, à se mettre de côté, qu'on arrive à beaucoup moins souffrir de toutes les contrariétés, elles n'atteignent que nous. C'est l'amour de nous-mêmes poussé trop loin qui nous rend si sensible à mille petites peines qui passeraient inaperçues si nous étions moins occupés de nous, comme c'est l'amour de nous qui nous porte à occuper les autres et même à les faire souffrir de ce qui nous ennuie, nous froisse, nous heurte.

Je ne prétends pas vous dire, mesdames, qu'on ne puisse jamais épancher ses soucis ou même ses contrariétés, mais il n'en faut jamais faire souffrir les autres; vous admettez que c'est juste, encore une fois, et que même cette conduite se trouve être habile, car rien n'attire la sympathie comme l'abnégation sans cesse et joyeusement pratiquée.

M. M.

La timidité n'est au fond que de l'amour propre en défiance.